LA VENGEANCE DE DIEU



PAR

Jos. A. CHAGNON, Avocat.



MARIE-VILLE



1878.

LA

VENGEANCE DE DIEU



PAR

Jos. A. CHAGNON, Avocat.



MARIE-VILLE

1878.

PERSONNAGES

CHARLES DE BEAUMONT, Vieux Seigneur

GUSTAVE, Son fils.

VILDAC, Intendant.

BAPTISTE, Serviteur.

JACQUOT, * * *

GATECHAIR, Complice de Vildac.

FÉLIX, Geolier.

KONDIARONK, Indien.

LA VENGEANCE DE DIEU

BAPTISTE, (Seul faisant le ménage.)

Sapristi.—Ces chaises-là nous feront attrapper l'*apse*; y a toujours 20 minutes de poussière dessus. Et pi que le maître grogne assez passablement quand il grisonne sa culotte en s'assisant sur son fauteuil. Pauvre Baptiste, tu souffres ça pour l'amour du bon Dieu! Oh! il te paiera celui-là! Après tout, faut pas se plaindre de notre maître, c'est un cent trente deux de bon vieux. Et son garçon Gustave, — un fier bon enfant ça!

C'est dommage que ce jeune monsieur, qui a certainement l'âge du ménage, ne songe pas à mettre dans le château de son poupa un belle petite femme, dont à laquelle pour rire et en forme d'amiquée et de sentiments, il lui dirait comme ça: "Bichette, notre mignonne, l'aimes-tu ce fou de Baptiste-là?" Vrai ça me ferait plaisir gros. Changement de propos, un animal dont je voudrais ben me défaire, c'est de ce grand hyppopotame d'intendant. —Il m'embête, celui-là,—puis je crois qu'il devient fous depuis quelque temps. Il se parle tout seul, se promène, se gratte la caboche, se tore les cheveux; — il est brusque, me fait de la misère—enfin j'sus d'opinion qu'il parle z-au gnable. Parler z-au gnable! — faut-il en avoir du toupet pour ça! Brrrrrr — J'en tremble d'un bout à l'autre.

JACQUOT (arrivant à la sourdine).

— Dis donc l'ami quoi ce que tu te contes qui te tarabusque si fort. Tu trembles comme un des sujets de Monsieur Satan. Serais-tu envahi de cet animal-là par exemple?

BAPTISTE—(indigné).

Moé, envahi, ou comme qui dirait possédé; t'ose me dire ça Jacquot? Par cinq cent capote de caoutchouc, si je me retenais pas, je t'en fourrais un pouce dans l'œil. Dieu merci, j'fais mes Pâques, à Pâques humblement, annuellement, chaque année, J'ai pas encore courru la bête à la grand'queue, ni le loup-garou. et j'ai jamais été t'un hurlot.

JACQUOT.

— Fâche-toi pas, l'ami,—j'ai pas dit ça pour te vitupérer. Manière de jaser comme qui dirait.—J'sais que t'est z-un brave homme,—que tu fais tes *dévorations* annuellement, chaque année, pour parler t'en termes comme le notaire Michaud. Mais à propos, t'as dis t'un mot qui m'a-t-ébahi,—un z-hurlot, quoi ce que c'est,

ça ? C'est-i comme qui dirait la bête à la grand'queue, un loup-garou ?—Donne moi donc une définition de ça ?

BAPTISTE, (avec importance).

— D'abord, en cas que l'h soit muette je crois qu'il vaut mieux dire t'un hurlot, car prononcer un zurlot, cela en suppose plusieurs dans la même personne.

JACQUOT.

—Ça du bon sens ça. On vois que tu te souviens encore de ta grand'mère, toé.—

BAPTISTE.

—Donc, mon grand-père qu'était la vérité même,—j'comte qu'il n'a pas menti de sa vie vivante,—étant mort de vieillesse à quatre-vingt dix-neuf onze mois et trente-deux jours,—en plein midi, d'un coup de soleil, sur la nuque, son casque étant percé par une balle des Bastonnais—tu vois s'il était vieux !

JACQUOT (*étonné.*)

Ah ! fusil !—aussi ben s'il avait pas sorti avec c'casque-la, peut-être ben qu'il vivrait encore !—

BAPTISTE.

Un jour, le soir qu'on veillait à l'entour de la cheminée qui flambait,—grand'père de sa grosse voix caverneuse nous disait :—Mes enfants, celui qui oublie le bon Dieu, vire en bête. Regardez donc ce grand roi Nabuchodonoser. Il avait voulu faire le fanfaron.—Le bon Dieu pour le punir l'a condamné à être bœuf pendant sept ans et à manger de l'herbe dans le parc comme les autres bêtes à cornes.—Telle a été l'institution des bêtes à la grand queue, du loup-garou et des hurlots.

JACQUOT.

Ah ! fusil, c'est ben vrai, ça !—Comme y résonnait à plomb, le bonhomme !

BAPTISTE.

Or donc, en continuant, il disait : mes enfants, celui qui ne fait de Pâques, court, pour la première année, la bête à la grand-queue—la seconde année, il est changé en loup-garou,—et si au bout de sept ans,—il n'a pas été délivré, z'alors il est converti en hurlot.

JACQUOT.

Ah ! fusil ! mais en avait-il vu des hurlots le grand-père.

BAPTISTE.

Comme de raison,—il est mort assez vieux. Un hurlot,—du

moins les hurlots de ce temps-là,—était un bestiaux qui avait une tête faite en coin de fer,—longue de vingt-six pouces, un quart et six lignes, sur un pied cube de large, avec des yeux si petits que le hurlot ne pouvait voir avec qu'une fois par mois. Il avait quarante deux pattes dont vingt immobiles, avec des griffes au boutte,—en forme de gripette. Son corps avait douze pieds de long sur un pied de large. Sa queue avait vingt pieds de long sur un pouce de large et se terminait par une sonnette en forme de clochette. Oh! — c'était effrayant à voir que c'tte laide bête-là.

JACQUOT.

— Ah! fusil. j'en peux pu!—Brrrr—j'ai peur.—Je crois que je tremble.

BAPTISTE.

— Or donc, disait grand-père, quand un hurlot était hurlot, il ne pouvait se *désurlotter* qu'à six heures du matin,—et beau temps, mauvais,—il virait hurlot à neuf heures du soir et passait la nuit à courir la galipote sans précaution pour les voyageurs.

JACQUOT.

— Brrrr—Parle moé pu de ça. C'est effrayant comme j'sus effrayé—(se passant la main sur les yeux). Regarde donc—j'ai les yeux rouges; y me cuisent-y?

BAPTISTE.

— Or donc, mon Jacquot, à cette heure que tu sais ce qu'est un hurlot, je vas te dire une confidence.

JACQUOT.

Vrai!—ça me ragallirdit. Quoi-t-est-ce donc?

BAPTISTE (avec mystère).

— C'est que j'ai grand'peur que notre hyppopotame d'intendant ne vire ben vite en hurlot. C'est un mauvais chien que ça, va.

JACQUOT.

Par cinq cent plaques de fusil, j'en rirais;—il ne l'aurait pas volé. Avec ça qu'il est rude, bref, et commande en maître. Ah! le sacripant!—tiens il m'fait peur.

VILDAC (entrant sans être vu).

— Que faites-vous ici, marauds,—vous flânez comme d'habitude, calomniant celui-ci, celui-là,—vous racontant un tas d'absurdités et de contes de vieilles. Sortez de suite, et allez travailler. Attention à vous, sinon je vous chasserai d'ici. Allez—(Baptiste et Jacquot sortent).

SCÈNE II.

VILDAC seul—*il se promène lentement sur le théâtre, paraissant réfléchir, puis s'arrête, et dit :*

Ainsi, Satan, tu le veux ; il me faut commettre un crime !—un crime atroce, doublement atroce ; l'assassinat d'abord,—et le paiement des bienfaits par la plus noire ingratitude. Cet homme que je vais tuer m'a pris au berceau ; —a comblé mes premiers ans de bonheur,—m'a traité comme le meilleur des pères, comme son propre enfant ; il repose sa confiance sur moi ;—je suis son homme d'affaire ;—tout dans le château marche d'après mes ordres. Je serais heureux si le cruel démon de l'ambition ne s'était emparé de moi ?—Mais il me possède, il me pousse, il me traîne à sa remorque.

....

(Il marche avec agitation.)—Pauvre vieillard, pauvre père adoptif, qui m'a prodigué tant de caresses et d'amitié lorsque j'étais enfant,—qui m'a bereé sur ses genoux comme son fils Gustave, —est-il possible que l'enfant qui te doit la vie, doit éteindre la tienne ! !—(Il marche en proie à de vives commotions morales, puis s'arrête :)—

—Ecoute, Satan, écoute !—Que me promets-tu en retour de mon crime !.........Mais parle donc !........je sens, je sais que tu m'inspires, mais je veux, j'exige plus, je veux entendre ta voix, ta propre voix ;—elle me rassurerait,—me confirmerait dans mes résolutions. Parledonc, entends-tu, je le veux, parle, que me promets-tu ?.........(Il écoute)—

(*Une voix en arrière du rideau.*)

Je te promets l'impunité,—de l'or, des honneurs, des plaisirs, du bonheur, et tout ce que tu voudras !...............Agis !

............VILDAC (réfléchissant).

— Mais s'il est un Dieu vengeur du crime...

LA VOIX.

Ne t'en occupe pas ?—Allons, agis,—je retourne !

VILDAC, (très agité).

Ainsi il me promet impunité, or, bonheur, plaisirs,—du bonheur même !........... Du bonheur !... je ne crois pas à cette promesse. La conscience,—cette vengeresse du crime,—est toujours là, et juge implacable de nos actions,—elle nous reproche à chaque instant le mal commis.. .... Ne pas m'occuper du Dieu vengeur, mais son nom seul me fait trembler !

(Se promenant avec agitation).

Allons, pas de faiblesses, Vildac,—il faut tuer, assassiner un vieillard, mais ce n'est pas tout, il faut aussi faire disparaître le fils, mon ami, presque mon frère,—et lui faire porter le fardeau de la mort de son père!—Oh!—c'est horrible cela! Satan seul pouvait imaginer une telle atrocité.—J'ai peur de moi-même..... ....Mais une invincible puissance me porte à ce double crime!—Eh bien! je tuerai, j'assassinerai, le père et je ferai emprisonner le fils comme meurtrier de son père. C'est lâche, c'est ignoble, c'est atroce, cela mérite l'enfer s'il est un Dieu vengeur, —mais je le ferai. Triomphe, Satan, oui, triomphe.—(Il sort précipitamment et avant que le rideau tombe on entend en arrière un strident éclat de rire).

ACTE SECOND.

Charles de Beaumont, Gustave.

SCÈNE Ière.

CHARLES.

— Ainsi donc, mon fils, tu te maries. — J'en suis heureux pour toi,—heureux pour moi. J'aurai dans ta noble épouse, une enfant de plus à chérir, une enfant de plus qui m'aimera.—Elle m'aidera à porter le fardeau de mes derniers ans;—et les roses de sa fraîche jeunesse réjouiront les yeux vieillis de ton père.

GUSTAVE.

Soyez persuadé, mon père, que mon épouse et moi, rivaliserons d'efforts pour rendre heureux vos vieux jours.

CHARLES—(ému.)

Oh! merci, mon enfant,—ces paroles affectueuses font du bien à mon âme. Tu fus toujours bon fils envers moi,—affectueux envers ta pauvre et sainte mère,—tu seras bon époux,—je l'espère,—et quelque chose qu'il t'arrive—remarques ces paroles d'un vieillard,—(*il se lève*)—quelque malheur qui te frappe—aie confiance en Dieu; le triomphe du méchant est passager—et Dieu bénit toujours l'innocent qui souffre pour l'amour de lui.

GUSTAVE.

Vos paroles resteront gravées dans ma mémoire, ô mon père. Il me faut partir pour ne plus vous revoir peut-être avant mon mariage, vous voudrez me donner votre paternelle bénédiction.—(Il s'agenouille.)

CHARLES.

—Oh ! sois bénis, mon fils ! que le Dieu de ma jeunesse, que le Dieu de mes vieux ans, exauçant les vœux les plus ardents de ton père, répande sur toi et sur les tiens ses bénédictions les plus abondantes !

GUSTAVE (se relevant.)

Merci, mon père !—Permettez que je prenne congé de vous. (*Ils se serrent la main.*) A revoir !—Charles, adieu !—envoie-moi Vildac (avec douleur.)......Adieu !

CHARLES (seul, se promenant lentement.)

Pauvre enfant !—il est heureux !— !.........riche de toutes les caresses d'un délicieux lendemain ; de tous les sourires et des joies de sa charmante fiancée..

Pourquoi donc ai-je parlé de malheur et de méchant, il y a un instant ! ! !...........Pourquoi me suis-je senti ému !.... .....Je ne sais, mais un funeste pressentiment m'obsède !.......................

....

Oh ! ces vieillards peu les épouvante ! Ils ont peur d'eux-mêmes, je crois,.........(*il s'asseoit.*)

Mais chassons ces idées sombres.

VILDAC (entrant avec respect)

Seigneur, comment est votre santé ? Excellente, j'espère.

CHARLES.

Oui, mon ami, prends un siège et causons un peu—(*Vildac s'asseoit*).—Tu sais que Gustave se marie. Es-tu content ?

VILDAC.

J'ai appris l'heureuse nouvelle et je puis vous assurer que je suis loin d'être indifférent au bonheur de mon ami, je dirais presque de mon frère.

CHARLES.

Oui, de ton frère, Vildac, si je n'ai qu'à consulter mon cœur pour décider la question.

VILDAC, (hypocritement).

Tant de bonté et d'affection, Seigneur, me confondent,—et je vous en remercie de tout cœur.

CHARLES.

C'est bien, mon enfant,—maintenant, vas chez le notaire, et dis-lui de préparer mon testament suivant ces notes (*il lui passe un papier*).—A revoir,—tu auras soin de tout préparer pour la noce (*il sort*).

VILDAC le reconduisant.

Vos ordres seront accomplis Seigneur........................

(*Seul*)—Voyons un peu ce que dit ce charmant papier.—(*il lit haut*)... « Je donne et lègue tous mes biens à Gustave,—et s'il décède sans enfant, à Vildac ..... (*avec un rire cynique*) — Ah ! oui, mon cher frère Gustave, je te promets décéder sans enfants. .... (*se promenant*)...... Bien, bien nos petites affaires sont bonnes...... Mais j'ai besoin de complices—(*il appelle*)—Gâtechair, Gatechair.)

GATECHAIR.

Me voici, Monsieur, qu'y-a-t-il à votre service.

VILDAC.

Peu de chose, un petit coup de main seulement.—Au fait si je me rappelle, tu as eu quelque maille à démêler avec la justice, n'est-ce pas. Et pourquoi s'il te plaît ?

GATECHAIR.

Oh ! pour un rien, un petit coup de lancette, une simple inci sion pratiquée dans la gorge d'un voyageur qui me paraissait avoir des sous dans le gousset. Je fus pincé et fourré au violon pour la vie. C'est là que mes honorables collègues me gratifièrent en commémoration de mon savoir chirurgical, au joli nom de *Gâtechair*. Mais au moyen d'une certaine poudre que je fis respirer au gardien , malgré lui,—je pris ma feuille de route et me voici prêt à vous servir de la manière qu'il plaira à monsieur.

VILDAC.

Puis-je compter sur toi,......sur ta discrétion ?

GATECHAIR.

Oui, à la vie, à la mort.

VILDAC.

Bien, tape là,—(*ils se donnent la main.*)—Tiens, goutte à celà, (*il lui passe un petit flocon*) bois, cela te donnera du ton.

GATECHAIR (buvant.)

A votre santé ! à notre succès !

VILDAC (buvant) à la tienne.

Désormais, plus de respect entre nous ; que le *tu* remplace le vous. Le crime efface les distances a-t-on dit.

GATECHAIR.

Bah !—moi j'appelle ça opérations commerciales ou finan. cières.

VILDAC.

Tiens, lis ces notes.........et conclus.

GATECHAIR (lisant tout bas.)

Je comprends.........Quel est ton plan ?

VILDAC.

Celui-ci.—1o égarer une balle dans la tête du bonhomme. 2me accuser le fils du meurtre de son père.

GATECHAIR.

Et mon rôle dans ce pique-nique-là ?

VILDAC.

Pendant que nous entourrerons le bonhomme, tu glisseras un pistolet dans la poche de l'habit de Gustave,—puis je t'ordonnerai de fouiller les personnes présentes,—je ferai livrer Gustave à la justice, et tu jureras que tu as vu le fils faire feu sur son père, parceque le père ne voulait pas qu'il se mariat avec sa fiancée. Conséquence, Gustave sera pendu,—et nous jouirons des biens.

GATECHAIR.

Voilà qui est bien. A quand le cirque ?

VILDAC.

Aujourd'hui même ;—à la première chance.
Vas chez le notaire, fais préparer le testament, rapporte-le moi, et quand je ferai signer le bonhomme, tiens toi prêt, ce sera probablement la dernière fois qu'il apposera sa griffe. Va, à revoir.

VILDAC (seul).

C'est bien, Satan,—jusqu'à présent, tes inspirations me valent de l'or. Mais rappelle-toi que tu m'as promis plus que de l'or,—tu m'as promis du bonheur ; tu tiendras ta parole, n'est-ce pas ? —*(il sort par une extrémité du théâtre et Kondiaronk rentre par l'autre.*

KONDIARONK.

Du bonheur !—Non, il n'est point de bonheur pour celui que le grand Manitou maudit,—point de bouheur pour l'enfant qui tue son père, point de bonheur pour le frère qui cherche la perte de son frère, mais il y a remords déchirants et malédiction.—Les biens dont le crime va te rendre possesseur, Vildac, feront le tourment de ta vie. Ecoute ce que te dit Kondiaronk.—Ta victime reviendra chaque soir te reprocher ton forfait ; le remords te rongera, et dévoré par lui tu sécheras de frayeur comme sous le

baiser d'un serpent,—et ton complice périra misérablement au fond d'un précipice,—et son cadavre sera déchiré par les corbeaux et les vautours. J'ai dit : le grand Manitou vous maudit.

ACTE III.

Baptiste, Jacquot et autres.

SCÈNE Ière.

JACQUOT,—buvant.

Donc à laquelle,—Baptiste,—à la santé du mariage de notre gentil M. Gustave, tu sais qu'il nous a ordonné de nous en jeter un peu dans le gosier d'cette rodeuse de liqueur,—eh ! bien, j'sus d'opignon personnelle que je propose sa santé et celle de sa femme, et je partage l'opignon personnelle que vous partagez toutes c'tte opignon là.

BAPTISTE (chantant) le verre à la main.

Oui mes amis, fêtons Gustave
C'est un de nos plus beaux garçons
Et puis c'est un cavalier brave,
Ami, à sa santé, buvons.

2ME COUPLET.

Notre intendant, l'hyppopotame,
Dont je ne veux pas dire un mot,
Mais je pense qu'il n'a pas d'âme
Et qu'il peut bien tourner hurlot.

3ME COUPLRT.

Oublions la vilaine bête
Ce bourriquet, ce grand chameau !
Et dansons tous puisque l'on fête
Monsieur Gustave en ce château.

(*Ils exécutent une danse des plus échevelées, poussant des cris de joie, etc., etc., etc.*

JACQUOT.

Ça chante-t-y, crossignol de Baptiste'là. On j'donnerais mes culottes de bouragan pour changer de gosier avec lui.........Mais voici quelqu'un.........(il regarde)—c'est M. Gustave ; il faut le recevoir chaudement.

(*A l'arrivée de Gustave sur la scène, tous, chapeau bas, s'écrient* —Vive M. Gustave, vive M. Gustave, vive M. Gustave !

BAPTISTE (s'avançant vers Gustave.)

Monsieur,—Vous savez que mon défaut capital, n'est pas d'être z-orateur, mais vous me permettrez de vous dire un petit mot avant vot' mariage. Tenez, c'est pour nous tous plaisir gros. Croyez que si le bon Dieu écoute les vœux de vos serviteurs que vous allez nager dans le bonheur comme qui dirait le poisson dans l'eau.

Vous savez que nous vous aimons, M. Gustave, et on est bien certain qu'on vous rendra pas jaloux en vous disant qu'on aime déjà d'avance votre jolie madame. Elle doit être bien belle et bien bonne puisque vous l'avez choisie pour votre compagne.—(Il salue.)

Tous ensemble.

Vive M. Gustave! vive madame Gustave!

GUSTAVE.

Mes bons amis, vos bons souhaits pour ma future compagne et pour moi me touches profondément. Je vous en remercie de tout mon cœur.—En vertu de certains arrangements faits avec mon père, je suis devenu propriétaire du château et de ses dépendances.—J'espère, mes amis, que vous resterez tous à mon service,—et que vous serez traités par moi comme vous l'avez été par mon père.

Tous ensemble.

Bravo, bravo.

BAPTISTE.

Oui, M. nous resterons à votre service, et nous redoubleront de zèle pour vous plaire.

GUSTAVE.

Non, mes amis, vous n'aurez qu'à continuer tel que vous avez fait jusqu'à ce jour.

Maintenant, allez vous amuser dans le jardin, j'ai besoin d'être seul ici. Surtout n'oubliez pas de rire, de chanter, de danser.—Et vous, Jacquot, voyez à arroser le tout d'une petite larme de vin.

JACQUOT.

Merci, monsieur,—on aura l'œil à ça—J'sommes particulier sur l'article.—(*Ils sortent. Baptiste, chantant :*)

Oui mes amis, fêtons Gustave,
C'est un de nos plus beaux garçons.
Et puis c'est un cavalier brave
Amis à sa santé buvons.

SCÈNE IIme.

GUSTAVE seul—(il se promène lentement).

Mon Dieu ! mon Dieu ! Je ne sais quel funeste pressentiment trouble mon âme. Quelque chose me dit qu'un malheur affreux me menace ; qu'un crime inoui va désoler mes jours ; .... que je vais être ravi à ma fiancée.............. Allons, je suis fou je crois ; l'amour sans doute égare mon esprit.......................... (regardant à sa montre)...... Que fait donc mon vieux père ? ...... il retarde.

Pourquoi me disait-il, l'autre jour à notre dernière entrevue, ces paroles presque prophétiques :—quelque malheur qu'il t'arrive, aie confiance en Dieu !—le triomphe du méchant est passager."—Comme il était ému en prononçant ces mots ! Son œil paraissait lire dans l'avenir, sa voix avait quelque chose d'étrange !...... Mon Dieu ! mon Dieu, une lourde et vague tristesse pèse sur mon âme comme le couvercle d'un tombeau.

....

Mais en vérité ma raison s'égare. Qu'ai-je à redouter ? Je suis environné d'amis,—j'ai prodigué mes bienfaits à tous ;—les pauvres ont toujours trouvé ma main prête à verser dans la leur. ....Chassons donc ces vaines chimères,—et sans plus tarder je vais rencontrer mon vieux père. (*Il sort par une extrémité du théâtre, tandisque Charles de Beaumont rentre par l'extrémité opposée.*)

SCÈNE IIIme.

CHARLES (seul).

Gustave n'est pas ici. — Il ne saurait cependant pas tarder à venir.—Pauvre enfant que Dieu te bénisse comme ton père te bénit.....................

Je me sens fatigué ;...... Je vais me reposer un peu en attendant mon fils.......... (*il se couche sur un sofa*.................. ..... Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ; Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire en votre sainte compagnie !...... pardonnez-moi mon Dieu !...... (*il s'endort......... Vildac rentre, s'approche doucement du vieillard, s'assure qu'il est bien endormi, se retire au fond du théâtre et tient à voix basse le monologue suivant, un pistolet à la main.*)

SCÈNE IVme.

......Il dort...... de son dernier sommeil...... Malheureux Vildac ; que vas-tu faire ?...... Assassiner lâchement un vieillard endormi !...... ton père adoptif, ton bienfaiteur !—Oh ! tourments de l'enfer, vous devez être doux comparés aux tortures qui dévorent mon cœur !.......... (*il se promène avec agitation*).

Non...... je ne me rendrai pas coupable d'un pareil forfait !....
(Il remet le pistolet dans sa poche......)

GATECHAIR.

(*Se montrant la tête à l'extrémité du théâtre—à voix basse, mais impérieuse* :)
Frappe donc, qu'attends-tu ?
Tu faiblis comme une jeune fille. Sois donc homme.—Feu ! feu !

VILDAC,—(très-agité.)

Tu le veux, Satan, tu le veux, Gatechair, soit...... que son sang retombe sur nous !...... (*il fait feu ! Charles de Beaumont pousse un soupir et meurt.—Au bruit de la détonation, Gustave est accouru et penché sur le cadavre inanimé de son père, il s'écrie avec désespoir* :)
—Mon père, mon pauvre père ! ! ! (*puis il tombe évanouit.*)

SCENE VIème.

Les précédents, Gatechair, Baptiste, Jacquot et Vildac. (*Gatechair glisse un pistolet dans l'habit de Gustave.*)

VILDAC—avec désespoir.

Oh ! Ciel ! quel horrible assassinat ! —avec autorité !— Que pas un de vous ne bouge sans qu'il ait été minutieusement fouillé. Le meurtrier doit avoir une arme à feu sur lui. Gatechair, agissez !......
(*Baptiste, Jacquot, Vildac sont tour à tour fouillés* ; *Gatechair exhibe ses poches*)......

VILDAC.

Il ne reste plus que M. Gustave ;—afin d'enlever tout soupçon sur lui, qu'on le fouille, (*Gatechaire, après recherche...... montre un pistolet......*)

VILDAC.

Ah ! le malheureux enfant ! le meurtrier de son père ! ! !
Enlevez le cadavre et traduisez Gustave devant la justice criminelle.—Malheureux !—
(Le rideau tombe.)

ACTE IV.

SCENE Iere.

VILDAC seul (se promenant.)

Je te félicite, Vildac,—du premier coup, tu as fait un fier scélérat de toi ; un meurtre d'abord, un parjure devant les tribunaux dont le résultat sera la pendaison de ce pauvre diable de Gustave. C'est ma manière à moi de guérir les passions amoureuses de la jeunesse, et de me débarrasser d'une progéniture gênante............

Cependant, je ne suis pas encore sans inquiétude ! ... Que fait Gatechair ?.........il attend, je suppose, la sentence des juges ! ....Mais ce coquin-là, il va me falloir compter avec lui maintenant..

Oh ! s'il fait des manières !.........Le pistolet qui m'a délivré du bonhomme me rendra bien le petit service d'envoyer mon homme se promener chez le diable !...... (Il regarde)

Ah ! le voici.

SCENE II.

VILDAC, GATECHAIR.

VILDAC.

Eh ! bien ?

GATECHAIR.

Condamné au pénitencier aux travaux forcés, pour la vie.

VILDAC.

Rien que cela.

GATECHAIR.

Sacrebleu, ce n'est déjà pas si mal !

VILDAC.

Seulement les morts sont plus secrets.

(*Une voix en arrière du rideau.*)

Pas toujours !

VILDAC (effrayé.)

Mais c'est la voix de ma victime.

GATECHAIR.

Tiens, tu rêves, les morts ne reviennent pas. Prends une goutte de ce vieux rhum, cela te donnera du cœur.

VILDAC.

—Bois le premier.

GATECHAIR—buvant.

As-tu peur que je t'empoissonne déjà. Pas si sot.--Avant, il me faut un petit dédommagement de ta part.

VILDAC.

Qu'exiges-tu ?

GATECHAIR.

—Nous avous été de moitié dans le crime, j'exige la moitié des revenus.

VILDAC.

Seulement ?

GATECHAIR.

Oui,—et ne lésine pas, sinon la justice sera informée—A revoir, honnête camarade,—je te laisse à tes réflexions,—mais ne tarde pas à satisfaire ma légitime créance.
(*Il sort.*—)

SCÈNE IIIième.

VILDAC seul.

Ah ! le maudit ! (*Il se promèue avec précipitation, saisit son pistolet et dit.*)
......Tiens, mon homme, voici des fonds pour solder ta petite créance.........Voyons, où te diriges-tu, coquin ?... (*il entrouve le rideau et suis de l'œil son complice*)......
Bien, voilà mon homme qui s'assied au bord du précipice,..... il boit...... personne autour de moi,...... au reste un coup de feu n'a rien d'étrange dans ces endroits...... il boit encore...... couttes-bien, mon camarade,—tu n'en boiras plus que chez ton ami le diable...... tiens, guette voici ta part et ma quittance...... (*Il fait feu...... un cri horrible se fait entendre suivi de formidables bruits de chaînes......*
Vildac, regardant toujours...... Bon, le cadavre roule au fond du précipice,—(*remettant son pistolet dans sa poche*).—Tu as fait ma fortune aujourd'hui.........
(*Il marche tranquillement*)—Une malédiction que j'ai proférée contre nous me revient à l'esprit ; que son sang retombe sur nous, ai-je dit,—et voilà Gatechair tué de ma main.
—Ma malédiction ne s'est pas fait attendre. Mais chassons ces idées, amusons-nous, étourdissons-nous,—et d'abord, sondons Baptiste et Jacquot.
(*Il les appelle.*)

SCÈNE IV.

Vildac, Gâtechair et Baptiste.

VILDAC, (avec douceur).

Eh ! bien ! mes ami, j'espère que ni la mort tragique de feu votre maître, ni la captivité de son fils, ne vous empêcheront d'habiter avec moi dans ce château dont je suis le légitime héritier.

JACQUOT, (à part).

Dis donc le voleur !—haut—Pour moé, monsieur, ça va être ben dûr, d'autant plus que je suis nerveu et que depuis que not maître est mort, y se passe de vilaines choses dans le château et dans les alentours.

VILDAC.

Va donc, Baptiste, chercher une bouteille de bon vin. Je suis fatigué, épuisé, ça me fera du bien. (*Baptiste sort et revient avec bouteille et verres* —Servez-vous, mes amis—(*ils boivent*)— A votre santé...... Maintenant conte-moi donc ce que vous avez vu et entendu.

JACQUOT.

Baptiste va vous conter ça, il est plus phisolophe que moé.

BAPTISTE.

Or donc, il faut vous dire, monsieur, que le soir, vers minuit, du caveau où est la tombe de M. Charles de Beaumont, quelque chose comme un être humain enveloppé d'une grande robe noire sort sans ouvrir la porte, et se promène mystérieusement en tous sens. Des fois une voix de tombeau se fait entendre et dit : Celui qui tue son père, son bienfaiteur, est maudit de Dieu, maudit des hommes ; le remords le rongera sur cette terre comme le ver ronge le cadavre dans le cercueil.

VILDAC (inquiet).

Vraiment, vous avez vu et entendu cela.

BAPTISTE.

Ah ! je le jure quant à moi.

JACQUOT.

Brrrr—quand j'y pense une sueur froide glace tous mes membres,—Brrr.

VILDAC.

Puis ensuite.

BAPTISTE.

Au fond du précipice, on entend des blasphêmes qui font dresser les cheveux...des malédictions horribles,—des bruits de chaînes,—des ricanements de damné. C'est épouvantable, bonjour!—Et pi souvent le soir, de grosses fumées noires et empestées s'échappent du fond du précipice. Et pi, une voix moqueuse s'élève et prononce ces mots. Damné pour parjure, damné pour meurtre, damné pour vol. Maudit, souffre avec moi pendant l'éternité.

Ah! Monsieur que c'est effrayant ça.

VILDAC (affectant de rire.)

Mais vous avez rêvé, mes bons amis.

BAPTISTE.

Non, Monsieur, non......Ah! mon Dieu, voici l'apparition.—*(Ils se sauvent, Vildac, tremblant fuit à l' émité du théâtre.)* *Le Revenant, d'une voix sourde* : Celui qui tue son père, son bienfaiteur, est maudit de Dieu, maudit; le remord le déchire pendant sa vie, comme le ver déchire le cadavre dans le cercueil. *(Il sort.)*

VILDAC, (tremblant.)

Tu m'as trompé, Satan,—tu m'as promis du bonheur, et ce sont des malédictions qui me poursuivent. Et cette apparition, ce revenant, c'est ma victime, c'est mon père adoptif, c'est mon bienfaiteur! ....Il m'a maudit. Ainsi, chaque soir, il viendra troubler mon repos. Il n'est point de paix pour le parricide. La vengeance de Dieu le poursuit. J'ai pensé trouver le bonheur dans la possession de ces biens,—je ne trouve que remords et tourments. Plus de sommeil pour moi, plus de repos, mais déchirements du cœur, tourments que l'enfer ignore.

Oh! si la mort, si l'anéantissement de moi-même pouvaient étouffer mes suffrances! Mais non...... chaque objet dans cette demeure est un accusateur pour moi,—je souffre et nul ne sait ce que je souffre...

.........Satan, tu m'as menti!!!

Je te maudis!—(*il tombe sur le sofa sur lequel il a immolé sa victime*)..

Ici j'ai tué mon père, mon bienfaiteur......... je suis maudit!

Le revenant...... (à l'autre bout du théâtre)......

Oui! maudit!...... celui qui tue son père est mille fois maudit de Dieu!—le remords déchirera son cœur vivant comme le ver ronge le cadavre du mort dans le cercueil........*(il disparait.)*

VILDAC, avec effroi.

Oh ! c'est lui !—c'est lui !...... Si je pouvais au moins espérer un pardon......mais tout me maudit ici...... Ah ! que je souffre.—

Une voix chante en arrière du théâtre.

Voici venir la nuit avec ses ombres noires
Quel silence partout ! quel calme autour de toi.
La frayeur te saisit,—des ombres illusoires,
Dansent dans ton château, puis te glacent d'effroi.
Sois maudit, sois maudit.

VILDAC, épouvanté.

Qu'elle est donc cette voix qui me maudit encore ?—Ah ! fuyons, fuyons de ces lieux témoins du plus atroce des forfaits... (*avec désespoir*) !...... Oh !—Si je pouvais espérer un pardon !....

......Satan tu m'as trompé,...Sois maudit !......(*Ricanement en arrière du rideau*)......

VILDAC avec rage...

Et tu te moques de moi,... Sois maudit...... S'il est un pardon pour le misérable, je l'obtiendrai......Oui...je l'obtiendrai.—Devrais-je avouer mon crime, me jeter aux genoux de Gustave, baiser la poussière de ses pieds, je le ferai.................... ....

Insensé que je suis !—Me pardonnera-t-il le meurtre de son père !—Me pardonnera-t-il ses années de prison ?—oublieras-t-il les jours de bonheur qu'il aurait passées avec sa charmante épouse si mon crime ne l'eut confiné au pénitencier ?—

......Non, non, il ne le peut, ...Oh ! si je pouvais mourir !... Me donnez la mort serait ajouter à mes forfaits !...... Je souffrirais les tourments du damné, mais qu'importe. En enfer, au moins, je pourrais dire !—j'ai regretté mon crime, j'ai demandé mon pardon,—il m'a été refusé.................

Oui,......il me semble que je souffrirais moins.—. ....
Maudit sois-tu satan.—

....

(Le revenant entrant subitement).

Ton crime est affreux, malheureux enfant ;...... la miséricorde de Dieu est infinie,—le repentir sincère efface tout ;—moi, je te pardonne ma mort, Vildac !—(*il disparaît.*)

VILDAC (à genoux)

Oh ! merci, merci, mon bon vieux père !—Il me semble qu'il n'est plus qu'une moitié de l'enfer qui pèse sur mon cœur !—(*Il se lève et appelle Baptiste*).

Baptiste, cours à la prison,—dis au geolier que je veux voir Gustave immédiatement,—immédiatement,—entends-tu ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur—(*il sort*).

VILDAC (seul).

Oh ! si Gustave voulait, s'il pouvait me pardonner !—Que l'on me donne la mort, je l'ai méritée, — mais j'ai peur de mourir sans être pardonné par Gustave....... Pourtant son père m'a pardonné !....... Oh ! s'il le savait.... Il est aussi bon que lui !.......... (il tombe à genoux). Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez à mon repentir ; vous au moins ?..... . Mes crimes sont affreux !.... j'ai transgressé votre loi sainte ;.. .. mais je me répents Seigneur, mais je pleure à vos genoux, à vos genoux j'implore votre pitié, votre clémence, votre pardon !........ (*Il se relève*)......... Oh ! qu'il fait bon de prier !........ d'imploror son pardon.. ..... je me sens soulagé !.......... l'espérance est entrée dans mon âme........ Mille fois merci, ô mon Dieu qui daignez avoir pitié de moi !.... (*Il marche lentement et regarde si personne ne vient !*)........ Ah ! voici le géolier ......

SCÈNE VI.

Vildac, Félix, Baptiste.

Monsieur le géolier, auriez-vous la bonté de m'amener en ce lieu même votre pauvre prisonnier Gustave de Beaumont.

FÉLIX.

Oserais-je vous demander la raison d'une telle démarche, seigneur !

VILDAC.

Vous ne la saurez que trop tôt.—Je veux le voir de suite, le plus vite possible s'il vous plaît.

FÉLIX.

Je vais l'amener, monsieur, (*il sort avec Vildac.*)

SCÈNE VIIME

BAPTISTE (seul).

Ce pauvre monsieur Gustave, comme j'vas être content de le revoir !........ Quel ange d'homme c'était !..... Non, non jamais on me fera croire qu'il ait tué son père !—Il l'aimait trop...... Ah ! j'ai toujours soupçonné ce vilain Gâtechair que les corbeaux rongent au fond du précipice, et ce grand hyppopotame d'intendant que le diable confonde.—Ah ! lui en a semé des cheveux sur

la soupe de mon bonheur depuis quelques temps.—Faut pas en vouloir à personne, mais par ma veste de bourragan jaune, si, la justice le pinçait, j'en rirais à ventre déboutonné!...... Mais l'on vient...... (il regarde)...... Oh! M. Gustave!......

SCÈNE VIIIme

(*Gustave, Félix, Baptiste*).

GUSTAVE.

Vient que je t'embrasse, mon bon Baptiste!

BAPTISTE (avec des sanglots dans la voix).

Ah! M. Gustave, que je suis heureux de vous revoir........ Oui, cette fois, vous allez rester avec nous autres, ou j'mourrai en vous défendant.—Le bon Dieu est plus fort que le diable, allez!

FÉLIX.

Où est ton maître, mon ami?

BAPTISTE.

Je n'en ai pas d'autre que Dieu et M. Gustave.

GUSTAVE (ému.)

Pauvre et cher ami! tu m'est resté fidèle toi, dans mon malheur!

FÉLIX.

Vas prévenir Monsieur Vildac que M. Gustave est ici. (*Baptiste sort.*)

GUSTAVE.

Que me veut donc le meurtrier de mon père? Le traître, le parjure qui a fait condamner sur une accusation inouie, son frère, son ami d'enfance, à la prison perpétuelle. Que peut-il me vouloir?...... Mais le voici .....

VILDAC, *faible et chancelant soutenu par Baptiste........il s'avan[illegible] [illegible]rs Gustave , et lui tend la main en disant* :

Permettez, Gustave..............

GUSTAVE interrompant.

Cette main, monstre, est tachée du sang de mon père, et tu oses me la présenter. Infâme! Mais dis vite, que me veux-tu?

VILDAC.

Ce que je veux de vous, Gustave,—c'est beaucoup! beaucoup plus que je ne mérite...... Je veux être pardonné de vous; je veux que vous me pardonniez la mort de votre père,—je veux

que vous me pardonniez vos années de prison et de souffrances,...

GUSTAVE,

Te pardonner le meurtre de mon père, te pardonner tes forfaits à mon égard—non, jamais, jamais.

VILDAC.

Gustave,—il est une faveur que vous ne pouvez me refuser,—une faveur que l'on accorde au plus misérable des hommes,—(*tombant à genoux*)—c'est au nom de Dieu, pour l'amour de Dieu,—que j'implore de vous mon pardon.—Osez me le refuser maintenant ?

GUSTAVE, ému.

Oui ! au nom de Dieu ! il me faut pardonner. Eh ! bien je te pardonne le meurtre de mon père, je te pardonne mes souffrances et ma prison,—et puisse le Dieu au nom duquel je pardonne te pardonner aussi.

LE REVENANT ! (*à son apparition Gustave tombe à genoux* :—
Mon père !—

LE REVENANT.

La vengeance de Dieu est satisfaite,—le repentir efface tout ; il faut pardonner pour être pardonné.—
(*Le rideau tombe.*)